This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

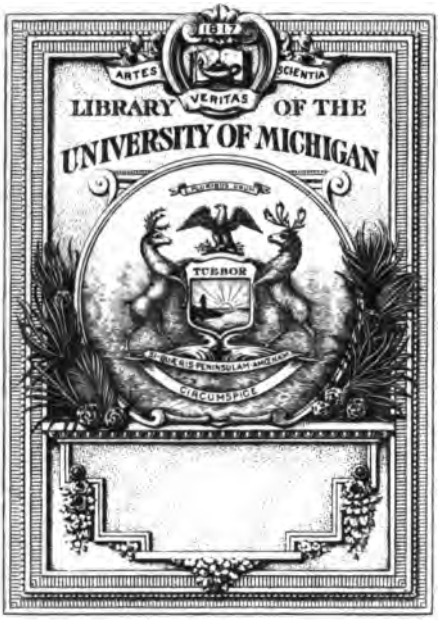
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1957
B467
F8



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

LES FOUX HOLLANDAIS,

OU

L'AMOUR AUX PETITES MAISONS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN PROSE.

Par BIGNON Edouard et CLAPARÈDE, comédiens.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Cité, le 13 brumaire an IX..

Prix : 1 l. 4 s.

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

AN IX. — 1801.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MANKOP, gardien de l'hôpital des foux,	Le C. LEJEUNNE.
DURAMBERG, père de Camilia,	Le C. GENEST.
CAMILIA, fille de Duramberg, promise à Sottelof,	Melle. MAUCASSIN.
GERSAN, français, amant aimé de Camilia,	Le C. SAINT-FÉLIX.
SOTTELOF, hollandais ridicule, prétendu de Camilia,	Le C. MELCOURT.
PREMIER FOU,	Le C. ST.-AUBIN. / Le C. SAINTPÈRE.
UN POÈTE FOU,	Le C. BIGNON.
UNE PLAIDEUSE FOLLE,	Mme. VAUTRIN.
UN MARIN FOU,	Le C. ST.-MARTIN.
UN PREUX CHEVALIER FOU,	LeC. THIBOUVILLE.
UN MUSICIEN FOU,	Le C. BAROTTEAU.

TROUPE DE FOUX ET DE FOLLES.

TROUPE DE CURIEUX.

La scène est à Amsterdam.

PQ
1957
.B467
F8

Dram. Fd. Rom. Dépt
T-22-32

AVIS AU LECTEUR.

Je jouois l'emploi de premier comique au théâtre français de la république batave, lorsque je composai cette pièce. Je la fis alors en trois actes. De retour à Paris, je voulus la faire jouer, mais auparavant je la lus au C. Claparède, mon ami. Il trouva dans l'ouvrage des situations comiques, de l'originalité, de la morale, et néanmoins il me conseilla plusieurs changemens dans les scènes des foux. Je l'engageai à mettre lui-même la main à l'ouvrage : il prit la plume, corrigea, coupa, et enfin la pièce ne fut plus qu'en deux actes. J'avoue cependant que ce fut malgré moi qu'il introduisit le personnage du poète; je lui trouvois trop de ressemblance avec celui des *deux Figaro*. Mais le succès prodigieux et soutenu dont le Public a honoré cet imbroglio, m'a prouvé que j'avois tort, et que mon ami avoit vu juste : c'est pourquoi je me fais un plaisir de convenir que je crois que c'est son ouvrage qui a fait réussir le mien.

BIGNON.

AVIS DE L'EDITEUR.

L'ORIGINALITÉ, l'extrême gaîté de cette pièce, et plus encore le succès complet qu'elle a obtenu, m'ont décidé à l'imprimer. A la première représentation, les auteurs furent demandés à grand bruit : le C. Bignon, qui jouoit le rôle du poète fou, parut et improvisa le couplet suivant :

Air du vaudeville de la Paix.

Citoyens, à si bon marché
Ma muse a pu vous plaire ;
Pour un luth discord mal touché,
Quel précieux salaire !
Moins honoré de mes succès
Que de votre indulgence,
Daignez mesurer vos bienfaits
A ma reconnaissance.

Cette pièce est actuellement à la seizième représentation, et l'auteur, ainsi que le couplet, est à chaque fois redemandé par le public. Le C. Bignon ajouta, à la sixième et en suite à la neuvième représentation, les deux couplets suivans :

Même air.

En traitant de nouveaux sujets,
Si ma muse s'accroche,
Promettez-moi que vos sifflets
Resteront à la poche :
Maître Apollon seroit confus
Qu'en congé de sémestre,
Son élève eût fait le dessus
D'un si perçant orchestre.

Beaux sexe, pour prix de mes soins,
Si mon sort t'intéresse,
Enchaîne ici nombreux témoins
Pour t'adorer sans cesse ;
L'amour, voyant de tant d'attraits
Nos loges embellies,
N'aura jamais assez de traits
Pour le quart des jolies.

Caractères et costumes des personnages.

MANKOP, *premier comique.* C'est un gardien de l'hôpital des foux : gilet, culotte à canons noirs ou brun foncé ; le col de la chemise tombant sur le gilet ; bas bleus, cravatte longue et pendante sur l'estomac ; cheveux courts et ronds ; bonnet gris-bleu, avec un retroussis de toile blanche ; une étroite ceinture de cuir, à laquelle pend un paquet de clefs, un martinet et une espèce de férule.

GERSAN, *jeune premier.* Habit bourgeois.

DURAMBERG, *père noble ou financier.* En dessous noir ; habit brun à boutons d'or ; perruque ronde à trois rangs de boucles ; chapeau à trois cornes égales ; cane.

CAMILIA, *jeune première.* Robe de couleur unie ; un voile de gaze blanche.

SOTTELOF, *second comique.* Espèce de Danière : habit très à la mode, mais outrée ; une perruque dans le genre ; dessous, un serre-tête couleur de chair.

LE PREMIER FOU, *premier rôle.* Gilet et culottes de couleurs jaune et rouge, à pointes triangulaires. C'est le costume sous lequel on peint Momus. Il est nue tête, et n'a aucun autre signe de la Folie que son habit, qui est le costume de la maison des foux.

LE POETE FOU, *comique caricature.* Ce rôle peut être joué par le financier : son costume est comme celui du premier fou. Il est en bas noirs, et il porte par-dessus le gilet une grande veste noire sans manches, à laquelle pend une grosse écritoire garnie de plumes ; il tient un gros cahier de papier écrit.

LA FOLLE, *caractère.* Même costume en femme que celui sous lequel on peint la Folie. Sur son jupon à pointes, elle a attaché plusieurs sacs de procès.

LES AUTRES FOUX sont des rôles de convenance ; ils ont de plus que le costume de la maison des attributs de leur folie. Le Marin a un chapeau bordé d'or, une ceinture avec deux gros pistolets de bois sans batteries, un sabre de bois, moustaches. Le Preux, casque, petite cuirasse, une lance ; à la place du fer est un tampon. Le Musicien tient un mauvais violon ; il a de la musique autour de lui. Les autres à volonté.

COUPLET D'ANNONCE.

Air du Fou Supposé.

Sous les sifflets de la raison
L'un de nos auteurs s'humilie ;
L'autre espère que la raison
Va faire grace à la Folie :
Vous plaire fut l'intention,
Daignez pardonner leur manie,
S'ils étourdissent la raison
Sous les grelots de la Folie. (*bis.*)

LES FOUX HOLLANDAIS,

OU

L'AMOUR AUX PETITES MAISONS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison des foux ; au fond est la grande porte d'entrée ; l'un des battans est percé d'une porte où il y a un guichet grillé qui ferme en-dedans. A droite du spectateur et à côté de la porte est la maison du gardien ; une grande grille devant forme une seconde cour ; la grille est ouverte tout le tems de la pièce. A la première coulisse, près le rideau d'avant-scène, à gauche du public, est une loge grillée et vide ; la porte en est sur le côté. Vis-à-vis, à la seconde coulisse à droite, est un bosquet touffu ; au-dessus du bosquet, à la troisième coulisse, est une autre loge de foux, mais dont on ne voit que la porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANKOP *seul.* (*Il sort de chez lui.*)

C'EST donc aujourd'hui l'ouverture de la foire ! que d'occupations je vais avoir, et maudit soit l'usage qui veut que pendant ce tems les petites maisons soient ouvertes aux curieux de notre grande ville d'Amsterdam ! Cet usage est établi depuis plusieurs siècles, et non-seulement tout le public a le droit de visiter mes malheureux pensionnaires, mais encore chacun des fous retenus dans cette enceinte doit y jouir d'une entière liberté, et peut faire toutes les espiégleries possibles,

sans que j'aie le droit de l'en empêcher, à moins, cependant, qu'il ne fasse du mal. Aussi ; que de fatigues ! de contrariétés ! Mais quelqu'un qui n'est guère plus satisfait que moi, (*avec mystère*) c'est le jeune Gersan... Il est français et amoureux ! Il s'est fait une douce habitude de venir chaque jour, à l'insu de tout le monde, dans l'endroit le plus reculé de notre jardin, d'où l'on aperçoit les croisées de sa maîtresse qui loge tout près d'ici. Les pauvres amans se regardent, se font des signes, se jettent des billets doux..... Vraiment c'est attendrissant ! Et moi, qui ai le cœur sensible, je n'ai pu tenir contre toutes les protestations.... non, mais c'est qu'il a des manières si engageantes, (*il fait le geste d'un homme qui donne de l'argent*) que je n'ai pu lui refuser le plaisir innocent de voir, ici, tous les jours, sa chère Camilia... Oui, nous avons bien agi tous les deux... il est clair que c'est le bon cœur qui parle de part et d'autre... l'argent me reste, à la bonne heure ; aussi la douceur de voir tous les soirs se renfler cette jolie petite propriété, m'aide à oublier les fatigues de la journée. (*Il regarde à droite du spectateur.*) Mais j'aperçois M. Gersan qui revient du rendez-vous clandestin.... Peste ! il a l'air bien triste aujourd'hui... (*A Gersan qui entre.*) Eh ! monsieur, qu'avez-vous donc ? vous ne paroissez pas satisfait ?

SCENE II.

GERSAN, MANKOP.

GERSAN.

Ah ! mon cher ami, je n'ai plus d'espoir.

MANKOP.

Comment cela, s'il vous plaît ?

GERSAN.

Camilia m'est ravie pour jamais.

MANKOP.

Expliquez-vous.

GERSAN.

Son père, loin d'approuver mon amour, veut la contraindre d'épouser ce rival ridicule dont je vous ai parlé, et qu'elle hait à la mort.

MANKOP.

Qui ? cet imbécille Sottelof ?

GERSAN.

Justement.

MANKOPE.

Et quelle raison peut le déterminer en faveur d'un pareil gendre?

GERSAN.

Sa fortune: est-ce la première fois que l'on voit l'avarice et la dureté cimenter des unions malheureuses?

MANKOP.

Oh! mon dieu non, surtout à présent: l'Amour est si occupé par le libertinage, qu'il n'a pas le tems de venir empêcher le diable de se mêler des contrats de mariage.

GERSAN.

Ce père cruel a rejeté mes vœux, parce que je suis un simple particulier qui ne jouit que d'une fortune honnête et bien acquise.

MANKOP.

C'est qu'elle n'a pas été faite avec les moyens qui sont à la mode!... et Camilia pourra se résoudre...

GERSAN.

J'ignore son projet; mais aussitôt qu'elle m'a vu elle s'est éloignée de la croisée, en me faisant des signes auxquels je n'ai rien compris, et j'ai attendu inutilement jusqu'à présent; elle n'a point reparu.

MANKOP.

Si vous faisiez en sorte de vous introduire auprès d'elle.

GERSAN.

De quelle manière?

MANKOP.

C'est cela.

GERSAN.

Je ne sais ce que je dois faire.... Que vouloit-elle m'apprendre?

MANKOP.

Ma foi, je l'ignore: je ne comprends pas la pantomime sans l'avoir vue, moi! (*Deux heures sonnent, on entend une grosse cloche.*) Il faut ouvrir, voici l'heure sonnée.... On vient, retirez-vous un instant: songez à vous cacher dans

ces bocages ; surtout que l'on ne s'aperçoive pas que je vous ai laissé entrer avant l'heure prescrite.

(*Il va pour ouvrir, et regarde au guichet.*)

GERSAN *à lui-même.*

Que signifioient les signes qu'elle m'a tant répétés?

MANKOP, *accourant après avoir refermé le guichet.*

Ah diable !... décampez, voici M. Duramberg, le père de votre maîtresse ; M. Sottelof, votre rival ; suivis d'une foule de curieux.

GERSAN *s'en allant dans l'intérieur du jardin, à droite du spectateur.*

Espérance ! ne fuis point le fidèle Gersan !

SCENE III.

MANKOP, *avant d'ouvrir.*

Je tremble qu'ils ne l'aient aperçu du haut de leurs maisons !.... Bah ! avec un peu d'effronterie, on se tire toujours d'affaire. (*Il ouvre la grande porte.*) Entrez, messieurs.

Mankop, après que tout le monde est entré, va du côté où sont les foux.)

SCENE IV.

DURAMBERG, SOTTELOF, FOULE DE CURIEUX *qui, en entrant, poussent Sottelof : il tombe. Les curieux vont du côté des foux.*

SOTTELOF, *en colère ; regarde du côté des foux.*

Eh bien ! est-ce qu'ils ont perdu l'esprit de me pousser comme ça? non ! ne vous gênez pas !

DURAMBERG.

Je vous l'avois prédit, mon gendre, qu'il y auroit une grande affluence, et que nous serions foulés.

SOTTELOF *allant du même côté.*

Non, mais c'est qu'ils se jettent sur vous, comme si l'on étoit de leur sphère.... (*Il revient en scène.*)

DURAMBERG.

Vous n'avez pas voulu me croire.

SOTTELOF *allant de même.*

Que l'on eût des habits dans leur genre.... (*Il revient.*)

DURAMBERG.

Sans doute.

SOTTELOF, *toujours de même.*

Et que l'on fût fait pour se compromettre avec le vulgaire!

(*Il revient.*)

DURAMBERG.

Avouez, M. Sottelof, que je vous donne une grande preuve de complaisance en me prêtant ainsi à votre manie!

SOTTELOF.

Allons! à présent n'allez-vous pas me faire une scène, papa? Que diable! vous voyez que j'ai beaucoup d'humeur, que j'ai la tête montée..

DURAMBERG.

Mais au moment où nous avons des affaires intéressantes, venir aux petites-maisons!

SOTTELOF.

Oh! comme vous me jugulez! Puisque ce n'est que demain que nous ferons la nopce... que diable!... Et puis ils m'amusent, moi, ces foux! vous savez qu'on ne peut les voir que pendant la foire.

DURAMBERG.

Quel plaisir trouvez-vous....

SOTTELOF.

Mais non : vous entendez bien que j'aime à les faire jaser; ils battent la campagne, ils disent un tas de bêtises!... vrai, ça fait mon bonheur!

DURAMBERG.

Eh! mon Dieu! il n'est pas nécessaire de venir ici pour en entendre.

SOTTELOF.

Pardi! ce seroit beau si les gens du commun se donnoient les airs d'avoir autant d'esprit que nous! Non! mais à quoi serviroit l'éducation?

DURAMBERG.

Oh! ce ne sont pas toujours ceux qui ont eu le plus de maîtres qui disent le moins de sottises.

SOTTELOF.

Ah! j'dis, beau-père, vous ne me frez pas accroire celle-là... Moi, par exemple, pour savoir ce que je sais, vous

devez penser le tems qu'il m'a fallu, et l'application que j'ai apportée.

DURAMBERG.

Oui, cela se devine.

SOTTELOF.

Sans doute, ce n'est point équivoque! Mais, aussi, le fruit que j'en ai retiré! hem!... Je n'ai pas besoin de pérorer long-tems pour que l'on distingue.... C'est toujours fort agréable de se faire honneur de ce qu'on sait.

DURAMBERG.

Quoi! vraiment vous avez étudié?

SOTTELOF.

Etudié!... ah ben, par exemple! excusez si je vous le dis, mais la demande est comique.... Vous n'êtes pas conséquent, non, j'dis! il n'y paroît pas!... on vient au monde en parlant latin!

DURAMBERG.

Oh! vous savez le latin.

SOTTELOF.

Quand on vous dit que j'ai été jusqu'en sixième, l'entendez-vous? ce n'est pas en quatrième, ni en cinquième, mais en sixième! Je sais décliner les adverbes, conjuguer les noms... enfin j'ai tant fait de progrès, qu'on m'a conseillé de ne pas aller plus loin.

DURAMBERG.

Pourquoi donc ça?

SOTTELOF.

Parce qu'on m'a dit que je n'en saurois jamais davantage.... Et moi, quand j'ai vu cela, j'ai dit: finis coronat opus.

DURAMBERG.

Hem!

SOTTELOF.

Coronat opus.

DURAMBERG.

Comment dites-vous?

SOTTELOF.

Oh! cela, ce sont des mots que vous ne pouvez pas comprendre... ce n'est pas à votre portée!... ça veut dire en latin

que... je suis assez savant comme cela. D'ailleurs, écoutez, la science me coûte assez cher, et six mille florins....

DURAMBERG.

Six mille florins tout ce que vous savez! (*A part.*) S'il en trouve deux cents, je lui conseille de le donner.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, MANKOP. (*Il vient d'où sont les foux.*)

MANKOP.

Eh bien, messieurs, vous n'êtes donc pas curieux? vous vous amusez à causer ici, tandis que les petites-maisons sont ouvertes! Tenez, c'est par là-bas qu'il faut aller.

(*Il indique l'endroit d'où il sort.*)

SOTTELOF *regardant et voulant sortir.*

Eh! beau-père, voyez-vous les foux qu'on vient de mettre en liberté?

DURAMBERG.

Mais, attendez donc.

SOTTELOF.

Tout le monde se rassemble auprès d'eux; mais venez donc... plus on est de foux, et plus on rit... Je cours devant, vous viendrez me rejoindre.

(*Il sort en gambadant.*)

DURAMBERG.

Ah! mon cher Sottelof, s'il n'y avoit que les gens d'esprit qui puissent devenir foux, vous ne devez pas craindre que ce malheur vous arrive : mais, enfin, malgré tout ce qu'on peut dire, il n'est point de bonheur sans la fortune, et, à ce titre-là, il pourra mieux qu'un autre rendre ma fille heureuse.

(*Il suit Sottelof.*)

SCENE VI.

MANKOP *appelant Gersan.*

A la fin, ils sont partis. Zx, Zx, vous pouvez paroître maintenant, ils sont au fond du jardin, et ne peuvent vous apercevoir.

GERSAN *allant pour sortir.*

Ciel! que vois-je! me trompé-je?... c'est elle!... Ma chère Camilia!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CAMILIA, *en accourant, relève son voile.*

CAMILIA.

Ah, Gersan! c'est vous? J'ai profité de l'absence de mon père et de mon prétendu, et, persuadée de vous trouver ici, je suis accourue.

MANKOP.

Monsieur votre père et Sottelof sont ici.

CAMILIA *veut sortir.*

Oh ciel! fuyons.....

MANKOP *la retenant.*

Rassurez-vous, mademoiselle, remettez-vous... ils sont à présent à l'autre bout de ce vaste jardin, vous pouvez vous parler sans crainte.

GERSAN.

Chère Camilia! il est donc vrai que l'on veut nous séparer!

CAMILIA.

Hélas! mon père a résisté à mes larmes, et veut encore me contraindre à former des nœuds que je déteste.

GERSAN.

Que faire?.... Ah! (*Il soupire.*)

MANKOP.

Dame! il n'est pas question de se lamenter, il faut chercher quelque moyen.

GERSAN.

Mais, songez donc que c'est demain.

MANKOP.

Ah, monsieur! si je pouvois quitter mon poste, je vous répondrois bien de déjouer tous les projets qui pourroient vous nuire, et de faire céder la place à votre rival : mais, dans ce moment surtout, la surveillance de cette maison n'est pas une petite affaire!

GERSAN.

Qu'oser entreprendre?..... que devenir?

MANKOP, *rêvant.*

Ma foi! c'est fort embarrassant... Demain, liée par des nœuds indissolubles!.... il faut un moyen violent.... Par exemple.... si, pour vingt-quatre heures seulement, on pouvoit vous dérober à ce père cruel..... peut-être que la crainte d'avoir perdu sa fille pourroit opérer... peut-être qu'enfin....

GERSAN, *vivement.*

Eh bien, cher Mankop, ne pourriez-vous nous donner asile pour cette nuit?.....

MANKOP, *sortant de sa rêverie.*

Ici ?... impossible.... Y pensez-vous ?..... la quantité de curieux qui vont circuler dans cette vaste maison nous ôte l'espérance que vous ne serez pas découverts... (*Il rêve.*) Eh!.. c'est cela... oui... je ne vois qu'un seul moyen : voyez s'il vous convient à tous deux.... Ah diable! non, je m'exposerois trop.

GERSAN *lui donnant une poignée d'or.*

Ah! mon cher ami, au nom de l'amitié !...

MANKOP, *serrant l'or.*

Allons! ah! je sens que c'est une passion dans les grandes ames! (*Il les amène sur le devant de la scène.*) Voici mon projet : je puis vous procurer à chacun le costume des foux de la maison, par ce moyen confondus avec les autres...

CAMILIA.

Quelle dure extrémité !

MANKOP.

Bah!... allez, allez! vous ne serez pas les premiers gens d'esprit que le vulgaire aura pris pour des imbécilles!

GERSAN *à Camilia.*

Oui, belle Camilia! je vous perds sans retour, et si vous m'aimez, vous tenterez avec moi ce moyen, le seul qui me laisse quelque lueur d'espérance.

CAMILIA.

Mais nous serons reconnus.

MANKOP.

Impossible : j'ai tout ce qu'il vous faut; le bonnet sur les yeux, le visage barbouillé, la grotesque livrée des enfans de Momus : ne vous inquiétez pas. Moi, de mon côté, pour que votre père et Sottelof ne puissent s'en aller, je vais,

en flattant à propos la manie de quelques-uns de mes foux, leur donner du fil à retordre; attendez-moi un instant : mais, tenez, tenez, en voici un des plus timbrés. Tandis que je cours aux autres, flattez sa marotte, et prenez leçon d'extravagance.... C'est l'empereur de Constantinople.

(Il sort.)

SCENE VIII.

GERSAN, CAMILIA, PREMIER FOU *au milieu, et revenant de la gauche du spectateur.*

GERSAN.

Le voici, il parle seul.... écoutons d'abord ce qu'il dit.

LE FOU, *très-froidement.*

Non, je ne reviens pas de ce qui se passe maintenant dans le monde ! l'humanité n'existe plus chez les hommes, les mariages ne sont autres choses que des affaires de commerce, et les vertus des ridicules.

CAMILIA, *à part.*

Ce n'est pas le moment de sa folie

GERSAN.

Abordons-le.... seigneur....

LE FOU.

Laissez-moi !

GERSAN.

Accordez-moi l'honneur....

LE FOU.

L'honneur... il est bien rare.

CAMILIA.

Daignez prendre intérêt....

LE FOU.

Intérêt.... oui, c'est le dieu du siècle.

GERSAN.

En vous, nous mettons notre confiance.

LE FOU.

Il est difficile de bien la placer.

CAMILIA.

Nous connoissons votre esprit.

LE FOU.

C'est peu de chose; à présent tout le monde en fait.

GERSAN.

La solidité de votre jugement...

LE FOU.

C'est bien différent, n'en a pas qui veut.

CAMILIA.

Les grands génies, cependant....

LE FOU.

N'existent plus.

GERSAN.

Les moins foux....

LE FOU.

Sont aux petites-maisons.

CAMILIA.

Mais on nous a trompés; cet homme-là n'est pas fou.

LE FOU.

Je lis dans vos yeux votre étonnement : l'on vous a dit... c'est un insensé... eh bien ! jugez-moi... Mais vouloir montrer de l'esprit, n'est-il pas une preuve de folie ?... Laissons cela.

GERSAN.

Je suis dans un étonnement.

LE FOU *les fixant.*

Vous paroissez tous les deux affectés d'une peine réelle; confiez-moi vos chagrins, peut-être puis-je vous servir plus utilement que vous ne pensez.... Mais, je le vois, vous conservez des doutes, et cet habit....

CAMILIA.

Aucuns.

LE FOU.

Eh ! mes amis ! qui est-à l'abri de la persécution ? La calomnie seule m'a conduit dans ces lieux que j'espère quitter au plutôt.

GERSAN *à Camilia.*

Il n'y a plus de doute, et cet homme raisonne de très-bon sens.

LA FOU.

Parlez, ouvrez-moi votre cœur.

GERSAN.

Un père cruel veut nous séparer ; un rival plus fortuné...

LE FOU.

Plus fortuné... Eh ! je vous l'ai dit, l'intérêt seul fait tout... Écoutez, je prends part à vos chagrins, et pour vous prouver que dans tous les états de la vie on peut avoir un cœur sensible, il me vient une idée qui pourra vous servir admirablement.

CAMILIA.

Parlez, expliquez-vous.

LE FOU, *avec mystère.*

Voici le moyen, il est sûr, et vous serez heureux. J'ai aussi connu l'amour et toutes ses souffrances ! je déteste l'avarice des parens cruels qui veulent forcer les inclinations, et pour vous faire jouir, en dépit des vôtres, du bonheur d'être unis par les liens les plus doux... Dès ce soir, je rends un édit qui défendra à tous les pères, mères, oncles, tuteurs de mon empire, de contrarier les inclinations de leurs enfans, neveux ou pupiles, et qui leur ordonnera de les laisser dorénavant marier à leur gré.

GERSAN.

Quelle extravagance !

LE FOU

Ne craignez rien, allez ; vous serez bien vengés.

CAMILIA.

Où avions-nous donc l'esprit ?

GERSAN.

Sire, notre reconnoissance...

LE FOU.

Vous m'avez attendri, vous m'avez touché par vos larmes, et c'est à vous seuls que tous les amans devront le bonheur dont ils vont jouir.

(Il sort la tête perdue.)

SCENE IX.

MANKOP, GERSAN, CAMILIA.

MANKOP.

Eh bien ! tranquillisez-vous, je viens de les mettre aux prises avec quelques foux qui ne les quitteront pas de sitôt. J'ai dit

au poète qu'ils étoient comédiens ; au marin, qu'ils étoient voyageurs ; à la plaideuse, qu'ils étoient juges ; et au preux chevalier, qu'ils étoient enchanteurs : jugez s'ils sont en bonne main ! Eh ! tenez, ils viennent de ce côté ; votre père veut en vain s'en défendre, le poète ne le quittera qu'après lui avoir lu une demi-douzaine de pièces.

GERSAN.

Profitons du moment.

MANKOP.

Suivez-moi, vous serez bientôt déguisés : de la prudence, de l'adresse, de l'effronterie, et vous tromperez tous les yeux. Les voici.

(*Ils entrent chez Mankop.*)

SCENE X.

DURAMBERG, LE POÈTE.

LE POÈTE.

Pourquoi, célèbre artiste, pourquoi me refuser ? il faut absolument que nous fassions ensemble une comédie.

DURAMBERG, *riant.*

Une comédie ?... cela me seroit difficile...

LE POÈTE.

Difficile ! point du tout... Nos anciennes pièces, par exemple, ah ! c'est une autre affaire. Mais à présent l'on a toutes les facilités depuis que l'on s'est permis des triples scènes, que l'on dialogue les pantomimes, et que les chevaux parcourent la carrière dramatique.

DURAMBERG.

Ecoutez, j'ai beaucoup de plaisir à vous entendre ; mais je suis pressé, je marie ma fille, et je vais joindre son prétendu, pour retourner ensemble à la maison.

LE POÈTE *se touchant la tête.*

Où votre fille n'est plus.

DURAMBERG.

Comment cela ?

LE POÈTE.

Sans doute, son amant guette l'instant de votre départ, s'introduit près d'elle, l'attendrit par son amour, et la décide à fuir avec lui. En arrivant, vous ne trouvez plus personne,

le futur a un pied de nez, prend la poste pour s'en retourner au plus vîte dans son pays, et vous êtes trop heureux de marier votre fille à celui qu'elle aime.

DURAMBERG.

Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît?

LE POÈTE.

Hem! ne voilà-t-il pas un plan qui marche bien? Comment le trouvez-vous?

DURAMBERG.

Extravagant : il me déplaît fort. (*Il veut s'en aller.*)

LE POÈTE *le retenant.*

Eh bien, écoutez donc; dans ce cas, il en faut faire un drame.

DURAMBERG.

Et qu'est-ce qu'il me chante?

LE POÈTE.

La fille a beau prier, pleurer, vous êtes inflexible; votre rôle sera celui d'un tyran, nous vous ferons une ame glacée, qui ne peut s'attendrir qu'à l'aspect de l'or : moquez-vous de ses cris, soyez inexorable. Voyez quelle belle situation! la fille meurt de désespoir; l'amant tire une vengeance éclatante de son lâche rival; et vous, haï, maudit et méprisé, finirez votre triste carrière, déchiré par les remords d'avoir sacrifié votre fille.

DURAMBERG.

Ce tableau...

LE POÈTE.

Est un peu outré, j'en conviens; mais il est pris dans la vérité.

DURAMBERG.

Je me sens troubler.

LE POÈTE.

N'allez pas foiblir : vous aurez quelques désagrémens, j'en conviens; vous serez vu avec indignation, vous serez hué, baffoué du public; mais ne vous y trompez pas! ce sont les applaudissemens de votre rôle, et vous aurez la consolation intérieure d'avoir parfaitement rendu le personnage le plus atroce de la pièce.

(*Gersan paroît; il est déguisé en fou; de plus que le costume de la maison, il porte une longue barbe*

grise, un chapeau pointu et une baguette à la main ; il joue le magicien fou. Il traverse le théâtre, et sort par la gauche, en faisant des signes d'intelligence à Mankop et à Camilia, qui paroît après qu'il est parti. Mankop, du geste, encourage Camilia.)

DURAMBERG, *continuant la scène.*

En vain je veux me dissimuler mon trouble ! Camilia, ferois-je ton malheur?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CAMILIA, (*déguisée en folle, et sortant de chez Mankop ; elle porte un voile noir*) MANKOP.

CAMILIA.

Oui, pour le reste de ma vie, des larmes !.... des larmes éternelles !

DURAMBERG.

Qu'entends-je?... cette voix... (*A Mankop.*) Quelle est cette jeune femme?

MANKOP.

C'est une infortunée, que son père a contraint d'épouser l'homme qu'elle haïssoit le plus. Depuis ce tems, ils ont mené tous trois une vie si malheureuse, que le père est mort de chagrin, et que les deux époux ont perdu la raison.

LE POÈTE.

Doucement ; point de plagiat, s'il vous plaît : je soutiens que c'est le sujet de ma pièce.

DURAMBERG.

Mais, laissons tout cela ; allons retrouver mon gendre.

CAMILIA *le retenant.*

Arrêtez.. arrêtez !.. Pourquoi m'abandonner?.. ignorez-vous les suites de cet odieux hymen?... Il voulut contraindre mon cœur, il profita de la foiblesse de celui qui devoit me protéger et faire mon bonheur ; il sut le rendre sourd à la voix de la nature... Je fus vengée ! il a perdu le jour ! Mais, moi, plus malheureuse...

LE POÈTE, *avec emphase.*

De la chaleur : il faut mettre plus de force.

« Enfin je fus vengée ! il a perdu le jour !
« Mais, moi, plus malheureuse... au sein de mon amour... »

DURAMBERG *au poète.*

Eh ! laissez-nous donc ! (*A part.*) Cette femme m'intéresse.

CAMILIA.

Quoi ! bon étranger, vous plaignez mon sort ? Hélas ! il est bien malheureux ! Sacrifiée par l'ambition... j'étois vertueuse quand il me traîna à l'autel... J'en aimois un autre : eh bien ! étoit-ce un crime ? Réduite au désespoir, conservant dans mon cœur une passion brûlante, la chaîne de l'hymen me devint insupportable.... Tous les tourmens !.... l'enfer dans nos cœurs ! voilà, voilà l'effet d'une union mal assortie !

DURAMBERG.

Quoi ! ce fut votre père...

CAMILIA.

Mon père ?... non... je dois le plaindre et non l'accuser.

DURAMBERG.

Vous n'avez pu l'attendrir.

CAMILIA.

L'attendrir ! se pourroit-il !.... Pourquoi non ? Oui... il se rendra à nos vœux... tout sera changé pour nous : deux époux toujours amans et toujours adorés.... un bon père tendrement chéri de ses enfans, qui, chaque jour, baigneront ses cheveux blancs des larmes de la reconnoissance ; oui, voilà l'heureux avenir qui s'offre à mes yeux !

LE POÈTE *écrivant.*

« Un bon père, toujours chéri de ses enfans,
« En les rendant heureux, double sa jouissance :
« Il se sent rajeunir lorsque ses cheveux blancs
« Sont mouillés par les pleurs de la reconnoissance. »

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, SOTTELOF, GERSAN, *toujours en magicien, il tient Sottelof.*

SOTTELOF.

Hé! venez donc, beau-père? venez me débarrasser de ce maudit astrologue qui, depuis une heure, me fait enrager.

GERSAN.

Mortel téméraire! écoute avec respect les révélations mystérieuses du grand Nostradamus.

SOTTELOF.

Eh non! eh non, malhonnête! on n'en veut pas savoir davantage. Mais, vous ne croiriez jamais qu'il m'a dit que, si j'épousois votre fille, je... je.... mais je ne veux pas vous le dire, parce que cela vous fâcheroit.... C'est qu'il m'a dit un tas de bêtises!

DURAMBERG.

Pour ne pas les entendre....

GERSAN.

Ne l'écoutez pas, il veut vous tromper; vous le croyez très-riche, il n'est rien moins que cela.

SOTTELOF.

Hem! de quoi s'agit-il?

GERSAN.

Il s'agit d'un mariage, et c'est votre fille qui sera la plus malheureuse. *(A Duramberg.)* Donnez-moi votre main, et vous allez apprendre les secrets de votre destinée.

LE POÈTE.

Oui! l'idée est excellente! il faut nous en servir.

SOTTELOF.

Eh bien! que veut dire cet autre, à présent?

LE POÈTE.

Cela intriguera notre pièce : le magicien est venu fort à propos.

DURAMBERG.

Comment cela ?

LE POÈTE.

Il peut nous servir à merveille : supposons que c'est l'amant de votre fille....

DURAMBERG.

Hem !

LE POÈTE.

Il veut vous épouvanter sur les suites du mariage que vous projettez, mais sa ruse est découverte.

GERSAN, *à part.*

Peste soit de l'auteur !

MANKOP, *à part.*

Allons lui chercher du secours.

(Il sort, et va chercher les foux.)

LE POÈTE.

Il veut fuir, mais vous le retenez ; enlevez sa fausse barbe : il est reconnu.

(Il ôte la fausse barbe et le bonnet pointu à Gersan. Sottelof, qui le reconnoît, se dispose à le saisir.)

DURAMBERG.

Que vois-je ! Gersan !

GERSAN.

Fuyons !

(Il s'éloigne. Duramberg, Sottelof veulent le suivre ; mais les foux, qui arrivent successivement, les retiennent. Gersan seul s'échappe.)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LA PLAIDEUSE, LE MARIN, LE PREUX.

(*C'est Mankop qui les fait entrer et les excite.*)

LE POÈTE.

C'est cela, vous êtes en situation, notre cause est gagnée.

(*Il met le genoux à terre et écrit.*)

LA PLAIDEUSE, *arrêtant Duramberg.*

J'interjette appel : ma partie adverse a séduit mon juge, mais j'en aurai raison !

LE MARIN, *arrêtant Sottelof.*

Il n'y a point de raison pour affronter la tempête; ainsi, capitaine, il faut jeter l'ancre.

SOTTELOF.

A l'autre !

LE POÈTE, *ramassant l'écritoire.*

Jeter l'ancre ! corbleu ! quand je suis au récit du fameux combat de l'Argail contre Ferragus !

LE PREUX, *saisissant au collet Sottelof.*

(*Le Preux est suivi de plusieurs soux.*)

Ferragus ! est-ce vous ? Vaillant paladin, le bruit de vos exploits...

SOTTELOF *se débattant.*

Laissez-moi donc...

LA PLAIDEUSE.

Que dites-vous ? Vingt exploits, dix référés, sept jugemens, quinze oppositions !

DURAMBERG.

Peste soit de la folle !

LE POÈTE. (*Il se lève.*)

Eh ! sans opposition que seroit une pièce ? il en faut dans les caractères des personnages. Voyez mon septième acte.

(*Il se remet à écrire.*)

LA PLAIDEUSE.

Moi, je soutiens que l'acte est arbitraire, que l'on a violé les principes.

LE PREUX *à Sottelof.*

Point de violence, chevalier, il s'agit de rompre une lance en combat singulier.

DURAMBERG.

Quel supplice !

LE POÈTE, *écrivant.*

Dans un vallon formé par une double côte...

LE MARIN.

Il nous fut impossible de doubler la côte.

LE POÈTE.

A peine le soleil levant...

LE MARIN.

Le vent ? je vous dis qu'il étoit contraire, qu'il y avoit du danger.

LE PREUX.

Tout preux chevalier doit l'affronter pour l'honneur et pour sa belle ! Quitte ces vêtemens, arme-toi de toutes pièces.

LA PLAIDEUSE.

Les miennes sont au greffe.

LE POÈTE.

Les miennes sont au répertoire.

(*Les foux le déshabillent ; le Preux enfonce son casque sur la tête de Sottelof, et lui enlève sa perruque.*)

SOTTELOF.

Mais laissez donc !

LE PREUX.

Prends ce casque.

SOTTELOF.

Mais voyez donc, beau-père !

LA PLAIDEUSE.

Cette robe de palais....

LE POÈTE.

Chaussez-lui le cothurne.

SOTTELOF *à Duramberg.*

Venez donc me débarrasser.

DURAMBERG.

Arrêtez donc !

LES FOUX, *ensemble.*

Marchons.

LE MARIN.

Entrons en rade.

LE POÈTE.

Entrons en scène.

LE PREUX.

Entrons en lice.

LA PLAIDEUSE.

Entrons à l'audience.

LE PREUX.

Il faut combattre.

LE MARIN.

Il faut mouiller.

LE POÈTE.

Il faut répéter.

LA PLAIDEUSE.

Il faut plaider.

(*Arrivent des foux avec des instrumens de musique. L'orchestre exécute une marche comique. Sottelof,*

qu'ils ont habillé en fou, fait tous ses efforts pour se débarrasser d'eux; il veut percer le groupe, et s'élance sur les épaules de l'un d'eux; les autres le saisissent par les jambes; il tient toujours le fou au collet, et, dans cet état, les insensés le portent et le conduisent dans l'intérieur, à gauche du spectateur. Ils font tous grand charivari avec divers instrumens qu'ils tiennent. Duramberg suit pour tâcher de le sortir de leurs mains.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCENE PREMIERE.

SOTTELOF, *seul, entre tout effaré.*

Ouf! ouf! quelle sotte espèce!.... Ils m'ont tout ahuri. Non! mais c'est que c'est d'une indécence qui révolte! me faire une pareille scène! je suis d'une colère! non vraiment, je suis d'une humeur de dogue! Encore si ces êtres-là entendoient la raison, sans vanité, on auroit pu les haranguer, enfin, déployer l'érudition des... argumens... Que diable! on a du stile ou on n'en a pas.... Mais c'eût été de l'esprit en pure perte : ce sont des foux.... Et puis, ça n'a ni égards, ni considération pour les gens d'une certaine volée, qui ne sont pas fait... ma parole... pour.... enfin...

MANKOP, *riant dans la coulisse.*

Ha! ha! ha!

SOTTELOF.

Ah! miséricorde! les voilà, les enragés! cachons-nous au plus vîte. (*Il se cache dans le bosquet.*)

SCENE II.

SOTTELOF, *caché;* MANKOP, GERSAN, CAMILIA.

MANKOP, *riant aux éclats.*

Ha! ha! ha! Je n'en puis plus, j'ai cru qu'ils ne sortiroient jamais des griffes de mes foux; j'ai eu mille peines à revêtir de ses habits l'imbécille Sottelof : tandis que je lui ôtois ceux de la maison, qu'il tiroit d'un bras, cherchoit à s'habiller de l'autre, beugloit comme un taureau; l'un s'emparoit de son gilet, l'autre couroit affublé de son habit; un troisième lui en-

levoit sa perruque. Les cris, les huées des foux, les éclats de rire des spectateurs, tout cela se faisoit au son des trompettes, des sifflets, des tambours du reste de la troupe... Non, je ne crois pas que la voûte infernale ait jamais retenti d'un pareil charivari.

GERSAN.

Oui, mais, avec tout cela, nous n'avons point avancé nos affaires : elles sont dans le même état que tantôt.

CAMILIA.

Et, pour comble de malheur, Sottelof est parvenu à se débarrasser des insensés; il est disparu, et sera sans doute retourné chez mon père, qui ne tardera point à s'apercevoir de mon absence.

MANKOP.

Voici le moment de vous décider : retournerez-vous près de votre père pour consommer le sacrifice, et vouer votre existence à des regrets éternels ?

CAMILIA.

Et quel autre parti?....

MANKOP.

Pourquoi ne pas recourir au remède le plus sûr? et par une fuite salutaire...

CAMILIA.

Que dites-vous?... jamais! J'aime Gersan, je puis gémir de la rigueur de mon père, mais je ne puis oublier mon devoir pour me prêter à des moyens que l'honneur défend.

GERSAN.

Belle Camilia! vous connoissez mon cœur : pourroit-il abuser de votre attachement pour exiger de vous une démarche....

MANKOP.

Qui est absolument nécessaire, vous ne pouvez-vous le dissimuler... Mais tenez, écoutez : puisque vous ne voulez pas fuir avec Gersan, que n'allez-vous demander asile à quelqu'un de vos parens plus humains, qui pourroit vous soustraire à tous les regards? Votre père, vous croyant avec votre amant, peut ouvrir les yeux, renoncer à son dessein, et, quoiqu'il puisse arriver, votre honneur ne court aucun risque.

GERSAN.

Ah ! ma chère Camilia ! profitons de ce moyen.

CAMILIA.

Quoi ! Gersan, vous voulez...

MANKOP.

Eh ! sans doute, commencez d'abord par venir vous débarrasser de ce costume qui vous devient inutile, et, pendant ce tems-là, nous rêverons au moyen de vous conduire où vous voudrez, sans que vous puissiez être reconnue. D'ailleurs, votre rival est un sot, et votre père un homme que l'intérêt guide : ces gens-là n'ont pas ordinairement l'esprit subil ; ils ont cette différence avec les beaux esprits de nos jours, les uns font des sottises sans réfléchir, et les autres réfléchissent pour en faire. Allons ; ne perdons point de tems ; suivez mes conseils, réussissez et préparez le triomphe de l'homme de génie. (*Ils entrent chez Mankop.*)

SCENE III.

SOTTELOF *sortant du bosquet.*

Je reviens des nuées... Non, je dis ! il est un peu joli, celui-là ! ma prétendue, que l'on croit dans sa chambre, et qui, pour ne pas s'ennuyer, vient tuer le tems avec son amouroux... ce sont de ces petites gentillesses qui deviennent un peu scabreuses... C'est pour me dégoûter qu'ils font tout cela, mais j'y mettrai de l'entêtement, et je l'épouserai tout de même. Nous verrons alors ce qu'elle fera avec son M. Gersan... Et puis, je suis un imbécille ! une bête ! non, je dis ! le papa ne va pas le savoir !

SCENE IV.

SOTTELOF, DURAMBERG.

DURAMBERG.

Hé ! venez donc, depuis un quart-d'heure je vous cherche.

SOTTELOF.

Ah ! beau-père, vous voilà bien à propos.

DURAMBERG.

Que diable faites-vous donc encore ici ?

SOTTELOF.

C'est bien heureux que, pour échapper à ces possédés, je me sois caché dans ce bosquet.

DURAMBERG.

Pourquoi cela?

SOTTELOF.

Votre fille.... ma prétendue....

DURAMBERG.

Eh bien!

SOTTELOF.

Oui! elle en fait de belles, vraiment!

DURAMBERG.

Que voulez-vous dire?

SOTTELOF.

Qu'elle est ici avec son amoureux.

DURAMBERG.

Vous plaisantez, sans doute.

SOTTELOF.

Allons, à présent! j'ai bien l'air de gouailler! non je ris... Oh! comme je m'amuse!

DURAMBERG.

Mais, enfin, expliquez-vous.

SOTTELOF.

Oh! si vous saviez tout! mais c'est égal, vous le saurez, le fait est qu'elle veut s'en aller avec lui.

DURAMBERG.

Avec Gersan?

SOTTELOF.

Eh oui! oui, avec Gersan! ils veulent filer ensemble.

DURAMBERG.

Ah ça! M. Sottelof, prétendez-vous vous moquer de moi? est-ce que vous me prenez pour dupe?

SOTTELOF.

Ah bien! il est fort, par exemple! Comment! vous êtes

si entêté que ça? quand on vous dit que j'ai tout vu, tout entendu, que diable! c'est vouloir vous butter....

DURAMBERG

Ma fille, morbleu! ne plaisantons pas ainsi!

SOTTELOF.

Non! il n'en finira pas! oh! comme je bisque! Il me semble que je les vois encore, et la preuve, c'est qu'ils ont dit que je suis un imbécille.

DURAMBERG.

Ont-ils dit cela?

SOTTELOF.

Que je suis laid, haïssable.

DURAMBERG.

Je commence à croire qu'il y a quelque chose de vrai.

SOTTELOF.

Eh! sans doute que c'est vrai; mais c'est ridicule d'obstiner ainsi les gens dignes de foi! vous croyez que l'on est toujours monté à la farce. Et l'astrologue? hem! vous avez donné là-dedans, vous! eh bien! c'est Gersan qui nous a fait ces mauvaises plaisanteries.

DURAMBERG.

Belle nouvelle!... Mais seroit-il vrai que ma fille!... Morbleu! il faut nous assurer du fait.

SOTTELOF.

Et qu'est-ce que je vous dis donc? Ils vont sortir dans l'instant, il faut les suivre, et faire punir Gersan comme ravisseur, parce que nous le prendrons sur le fait... dans le ravissement...

DURAMBERG *se moquant.*

Ah!...

SOTTELOF.

L'enlèvement, comme vous voudrez, là!

DURAMBERG.

Je crois que j'entends quelqu'un.

SOTTELOF.

Sûrement ce sont eux : cachez-vous de ce côté; moi je vais par ici, à la découverte.

(*Il va à droite du spectateur; Duramberg à gauche.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS GERSAN, MANKOP.

(*Gersan a ses habits bourgeois.*)

MANKOP.

Camilia consent à tout, profitez du moment : il ne faut pas qu'on vous voie sortir ensemble; tandis qu'elle va reprendre ses habits, allez prévenir cette parente chez laquelle elle espère trouver un asile honnête et sûr, elle ne tardera pas à vous y joindre.

GERSAN.

Ah ! mon ami, que ne vous dois-je point ! Prenez, au moins, cette bourse en attendant une plus ample récompense.

MANKOP *prenant la bourse.*

Gardez cet or, je vous prie; l'intérêt ne m'a jamais fait agir en votre faveur.

GERSAN.

Voudriez-vous me désobliger?

MANKOP *la mettant dans sa poche.*

Ce n'est pas mon intention; mais, pour Dieu, ne me parlez point d'argent. Moi, cela trouble mes idées, je ne sais plus ce que je fais.

GERSAN.

C'en est fait ! je pars avec l'espoir d'être bientôt au comble de mes vœux.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DURAMBERG.

DURAMBERG *l'arrêtant.*

Doucement, doucement; vous n'y êtes pas encore, M. Gersan.

GERSAN.

Que vois-je !

MANKOP.

C'est le diable!

DURAMBERT.

Vous ne me croyiez pas si près, n'est-il pas vrai? D'honneur, je suis désespéré de déranger vos projets; mais, franchement, malgré la délicatesse de vos procédés, je ne suis pas d'humeur à vous laisser entrer dans ma famille de cette manière.

GERSAN.

Je reste confondu.

DURAMBERG.

Eh bien! vous ne dites plus rien? faites donc éclater vos transports, et songez que vous lui avez promis une nouvelle récompense.

GERSAN.

Cessez, monsieur, de m'accabler; songez que c'est votre cruauté qui est seule la cause de ce qui est arrivé, et que, si vous desiriez le bonheur de votre fille, vous ne la contraindriez point à un mariage qui fera son malheur, le mien et celui de son époux.

DURAMDERG.

C'est fort bien, vraiment! cette sortie ne sauroit me fâcher, je sais bien qu'on trouve toujours des raisons pour excuser ses fautes... Je pourrois invoquer les lois contre un pareil attentat, mais je ne veux d'autre vengeance que le plaisir d'avoir déjoué des projets aussi beaux, et de vous ôter tout espoir de renouer le fil d'une pareille intrigue.

SCENE VII.

Sottelof sort de chez Mankop; il tient une femme par la main: celle-ci est vêtue des vrais habits de Camilia; elle a sur la tête le même voile qu'elle portoit.

LES PRÉCÉDENS, SOTTELOF.

SOTTELOF.

Beau-père! beau-père! je la tiens: la voilà! Allons, allons! marchez, mademoiselle: elle vouloit profiter du moment pour

détaler.!. mais je me doutois du coche, et l'imbécille a encore esquivé celui-là. Non ! je suis une bête !

(Il sort, et emmène la femme.)

DURAMBERG.

C'est fort bien, mon gendre; ne la quittez pas; je vous suis. Sans adieu, M. Gersan : je vous plains, en vérité; mais, aussi, comment pouviez-vous espérer qu'un plan conçu aux petites-maisons obtint une entière réussite. Allons, allons, ne vous découragez pas, et, puisque ce lieu vous inspire, je vous conseille de ne plus le quitter; vous n'avez pas trop mal débuté dans la carrière extravagante, et je suis persuadé qu'avant peu vous deviendrez un des plus zélés disciples de Momus.

(Il sort.)

SCENE VIII.

GERSAN, MANKOP.

MANKOP.

Il nous raille : il n'a pas tort.

GERSAN.

Je n'en puis revenir !

MANKOP.

Tout est au diable !

GERSAN.

Mon malheur est certain.

MANKOP *à part.*

Ma récompense est bien douteuse.

GERSAN.

Père inflexible !

MANKOP.

Fortune volage !

GERSAN.

Plus d'espoir, ni de ressources !

MANKOP.

Ah ! ma foi, nous sommes bien lottis ! enfin, là nous touchions au dénouement. Ah ! morbleu ! si jamais je me mêle d'une intrigue, je fais serment...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, CAMILIA *en folle et sortant de chez Mankop.*

CAMILIA.

Sont-ils partis?

MANKOP.

Hem!

GERSAN.

Que vois-je!

MANKOP.

Est-il possible! est-ce vous?

GERSAN.

Par quel hasard?

CAMILIA.

Je n'ai pu retrouver mes habits.

GERSAN.

Qui donc ont-ils emmené?

CAMILIA.

La folle, la plaideuse, qui s'en étoit emparée.

GERSAN.

La folle?

MANKOP.

La folle! ah! morbleu, je cours après.

CAMILIA.

Un instant.

MANKOP.

Eh! non, de partout les diables!

GERSAN.

Mon cher ami!

MANKOP.

Je serois compromis.

GERSAN.

Au moins, laissez-nous le tems de fuir.

MANKOP.

Hem! fuir? mais cela ne vaut plus rien: ils savent tout.

GERSAN.

Et de quelle autre manière?

MANKOP.

Un instant.... j'y suis.... Vivat, monsieur! nous sommes sauvés!

CAMILIA.

Se pourroit-il!

MANKOP.

Oui, tout est réparé.

GERSAN.

Expliquez-vous.

MANKOP, *avec chaleur.*

Ne troublez pas l'abondance de mes pensées? Ha! ha! M. Sottelof! la pétulance de votre génie vous a donc fait enfanter le projet d'enlever une folle à la maison des foux!

GERSAN.

Mais où cela nous mène-t-il?

MANKOP.

Ne voyez-vous pas le parti que nous pouvons tirer de cet heureux évènement? Commençons déjà par mettre des gens à ses trousses. Allez, allez, monsieur, consolez-vous! non-seulement j'espère que vous épouserez mademoiselle, mais encore le sublime Sottelof sera trop heureux d'en être quitte en récompensant amplement votre serviteur.

GERSAN.

Quel bonheur! ma chère Camilia!

MANKOP, *vivement.*

Ne perdons pas de tems, courons après Sottelof.

SOTTELOF, *dans la coulisse.*

Marchez, mamzelle, je vous l'ordonne.

MANKOP.

Mais, qu'entends-je? Ah! morbleu! il est trop tard: je le vois, il ramène la folle. Adieu les projets! Allons, allons, il faut préparer de nouvelles batteries.

GERSAN.

Eh! quel est votre espoir?

MANKOP, *vivement.*

Sottelof vient de ce côté: il ne faut pas qu'il vous aperçoive.

Cachez-vous dans ce bosquet, et laissez-moi faire. (*Ils entrent dans le bosquet.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *cachés*; SOTTELOF *paroît : il ramène la folle, et la fait repasser entre la grille et le mur.*

SOTTELOF *à la cantonade.*

Par ici, par ici! allons, marchez, mam'zelle : renfermez-la bien, entendez-vous... C'est fort heureux que je me sois aperçu à tems de ma méprise! non! mais c'est qu'ils étoient capables de dire que je voulois l'enlever de la maison! M. Duramberg n'a pas voulu me croire, quand il a vu que ce n'étoit pas sa fille; il a couru chez lui pour voir si elle y étoit... Oui, oui! cours! tu la retrouveras! Non! mais c'est qu'il est comme ça! moi, je suis sûr qu'elle est ici... je l'ai vue... de mes deux yeux.... Oh! si je pouvois la découvrir!... Voyons un peu sous le bosquet...

SCENE XI.

MANKOP, SOTTELOF, LE MARIN, LE PREUX, LE MUSICIEN; QUELQUES AUTRES FOUX.

LE MARIN, *retenant Sotteloff.*

Le voilà! le voilà! je ne le quitte plus.

SOTTELOF.

Eh! laissez-moi donc.

MANKOP, *bas au Preux.*

C'est un chevalier félon.

LE PREUX, *courant à Sotteloff.*

Il faut le désarçonner.

SOTTELOF.

A l'autre!

MANKOP, *bas au marin.*

C'est un corsaire turc.

LE MARIN, *de même.*

Il faut le couler bas.

MANKOP *au musicien.*

Il a sifflé votre musique.

LE MUSICIEN *au même.*

Il ne sait pas la gamme.

SOTTELOF.

J'ai bien affaire de toutes vos folies !

LE MUSICIEN.

Tu ne nous échapperas pas.

LE PREUX.

S'il résiste, il faut le mettre en pièce.

LE MUSICIEN.

Il faut le mettre en musique.

LE MARIN, *montrant la loge vide.*

Je vois une rade : c'est là qu'il faut mouiller.

SOTTELOF.

Comment, me mouiller ! Ah ça ! ne plaisantez pas comme ça, s'il vous plaît.

LE MUSICIEN.

Il faut le faire chanter dans ce ton-là.

SOTTELOF.

Eh ! votre ton me déplaît ! laissez-moi tranquille.

LE MUSICIEN.

Il est mineur.

SOTTELOF.

Ce n'est pas vrai : j'ai plus de vingt-cinq ans.

LE MARIN.

A fond de cale.

LE PREUX.

Dans la tour en ruines.

LE MUSICIEN.

A l'orchestre.

LE PREUX.

Je l'ai vaincu.

LE MARIN.

Je l'ai amaré.

LE MUSICIEN.

Je l'ai composé.

(*Les foux le tiennent renversé par terre, et font tableau.*)

SCENE

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE FOU PHILOSOPHE.

(*Quand il dit arrêtez, les autres laissent Sottelof libre.*

LE FOU, *avec dignité.*

Arrêtez, arrêtez! Quoi! vous abusez de la foiblesse d'un malheureux sans armes! vous avez la lâcheté de le contraindre par la force, et de vous mettre en si grand nombre contre un seul! De quel droit lui faites-vous un pareil outrage?

SOTTELOF.

Enfin, en voici un raisonnable.

LE FOU.

Verra-t-on toujours le fort opprimer le foible.....

SOTTELOF.

Quel bonheur!

LE FOU.

Et l'injustice demeurer impunie?

SOTTELOF.

Non, je dis! il n'ose pas leur parler! celui-là, il a peur!

LE FOU.

Je vous ordonne.....

SOTTELOF.

Il est venu bien à propos.

LE FOU.

D'avoir pour lui tous les égards.....

SOTTELOF *passe du côté du premier fou.*

Sans doute. Comme il les a fait craindre!

LE FOU.

De lui rendre tous les honneurs.....

SOTTELOF. (*Il veut s'en aller.*)

Oh! je les en dispense.

LE FOU *le retenant.*

Et pour expier votre faute, qu'on le conduise dans le plus bel appartement de mon palais.

(*Il montre la loge vide.*)

SOTTELOF.

Son palais? il extravague.

LE FOU.

Où je veux qu'il demeure toujours avec moi.

SOTTELOF. (*Il veut fuir, mais les autres foux le retiennent.*)

Eh! non, de par tous les diables! je veux m'en aller. Il est encore plus sournois que les autres.

LES FOUX.

Allons, marchons.

SOTTELOF.

Vous êtes en démence.

LE FOU.

N'écoutez pas sa modestie, exécutez ma volonté.

(*Les foux le bernent comme M. Dimanche, et le mettent dans le loge vide.*)

SOTTELOF.

Personne ne vient à mon secours.

LE FOU.

Qu'on lui donne une fête brillante.

LE PREUX.

Il faut un tournois, des combats à outrance.

SOTTELOF *dans la loge grillée.*

Ah! je suis outré!

LE MUSICIEN.

Il faut une symphonie en *si* majeur, cinq dièzes à la clef.

(*Ils l'enferment dans la loge.*)

SOTTELOF.

Eh bien! ils me mettent sous la clef!

LE MARIN.

Il faut pavoiser le corsaire.

SOTTELOF.

Oh! les corsaires! les scélérats!

PREMIER FOU.

Moi, je vais donner mes ordres pour les préparatifs de la fête. (*Il sort.*)

LE MUSICIEN.

Moi, je vais chercher mon orchestre. (*Il sort.*)

LE PREUX.

Moi, je vais monter le cheval bayard et coiffer l'armet de Membrin. (*Il sort.*)

LE MARIN.

Moi, je vais virer de bord, et le saluer de dix coups de canon.

(*Tous les autres fous le suivent en faisant charivari.*)

SOTTELOF.

Comment, dix coups de canon! ah! c'est fait de moi.... et je suis enfermé! Au secours!.... au secours!....

SCENE XIII.

MANKOP, SOTTELOF *dans la loge.*

MANKOP.

Qui appelle?

SOTTELOF.

Hé! arrivez donc, gardien! vous faites bien votre devoir, vraiment?

MANKOP.

Et vous, monsieur! pourquoi vous amuser à contrarier ces malheureux?

SOTTELOF.

Comment, les contrarier! est-ce que vous plaisantez, donc? Allons, allons! pas de mauvaises charges, s'il vous plaît!... quand depuis une heure je ne puis me débarrasser d'eux!

MANKOP.

Et vous connoissez bien les usages, vous savez que pendant la foire je n'ai pas le droit de les empêcher de faire ce qu'ils veulent, quand ils ne font point de mal.

SOTTELOF.

Peste soit de l'usage!... Mais venez donc m'ouvrir.

MANKOP, *bas aux amans.*

Profitez de ce moment pour venir dans ma chambre, où nous tiendrons conseil sur ce qui vous reste à faire.

SOTTELOF.

Gardien! gardien!

MANKOP.

Oh! morbleu! c'est bien pis: voici votre père, nous sommes pris!

SOTTELOF.

Que devenir?

MANKOP.

Entrez là-dedans : silence !

(*Il les fait entrer dans l'autre loge vide.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DURAMBERG, LE POÈTE.

(*Duramberg vient de dehors; le Poète arrive à gauche du spectateur.*)

LE POÈTE *à Duramberg.*

Hé! venez donc, mon cher ami; depuis une heure je vous cherche pour notre dénouement.

DURAMBERG, *sans écouter le Poète.*

Oh ciel! ce n'étoit pas ma fille! et elle n'est pas à la maison!

LE POÈTE.

Enfin, nous sommes à la fin du second acte; il faut savoir comment nous le finirons.

DURAMBERG.

Mais je saurai la retrouver et faire punir son ravisseur.

SOTTELOF.

Ah! M. Duramberg! beau-père, venez donc me délivrer.

DURAMBERG *au gardien.*

Ah, traître! je ne te quitte pas : dis-moi qu'est devenu ma fille?

MANKOP.

Ma foi, monsieur, je ne dois pas vous le cacher, voyant que ses larmes, ses prières ne pouvoient rien sur vous; que vous étiez insensible à la voix de la nature, et que vous alliez la sacrifier sans pitié, elle a repris tous ses droits dont vous vouliez abuser, et a fui avec Gersan, pour se soustraire à l'odieux hymen auquel vous vouliez la contraindre.

DURAMBERG.

Se peut-il! quoi! ma fille...

SOTTELOF *à Duramberg.*

Vous donnez là-dedans!

DURAMBERG.

Je ne la reverrois plus!

SOTTELOF *de même.*

Quand on vous dit que c'est une gabegie !

DURAMBERG, *accablé.*

Est-il un père plus malheureux? Et le déshonneur !

LE POÈTE.

Mais ça ne peut pas finir comme ça; c'est pour vous attendrir que l'on a forgé cette histoire. N'en croyez pas un mot; au contraire, au lieu de rester ainsi morne et stupéfait, c'est là le moment de montrer de la fureur : remuez-vous, courez, arpentez le théâtre, cherchez partout, ouvrez tout, et vous finirez par découvrir votre fille qui est cachée.

(*Il ouvre la loge où est Camilia, et celle de Sottelof. Ils paroissent, et viennent en scène aux pieds du père.*)

DURAMBERG.

Que vois-je! c'est elle !

SOTTELOF.

Quand je vous le disois !

CAMILIA *se jetant aux genoux de son père.*

Ah! mon père! pardonnez à votre fille ! et ne voyez que ma haine pour celui que vous me destinez!

MANKOP *à Sottelof.*

Voilà une déclaration en règle !

DURAMBERG.

Fille imprudente ! tu veux donc faire la honte de ton père !

GERSAN, *à genoux.*

Ah! monsieur, excusez ma témérité, que l'excès de mon amour....

DURAMBERG *le relevant.*

Qu'osez-vous espérer, jeune homme? jamais ! ce dernier trait me décide.

LE POÈTE.

La ! je vous y prends ! c'est à ce passage que je vous attendois; j'étois sûr que vous le saisiriez mal... il est impossible que nous terminions ainsi notre pièce : j'y ai beaucoup réfléchi, et je vois que votre caractère est trop dur, trop inflexible.

DURAMBERG.

Eh ! laissez-moi !

LE POÈTE, *plus chaud.*

Non, vraiment, il n'est pas dans la nature qu'un père soit aussi cruel, et qu'il veuille, pour satisfaire sa cupidité, plon-

ger sa fille dans le désespoir ; et faire le malheur du reste de sa vie. (*Il se met à écrire sur son genou.*)

SOTTELOF.

Ne l'écoutez pas, beau-père ; il ne sait ce qu'il dit.

LE POÈTE *à Sottelof.*

C'est fort bien ! il y a le benêt de prétendu qui doit parler ainsi ; il est parbleu dans le caractère du rôle ! c'est cela ! (*à Duramberg.*) Mais vous, enfin, mettez-vous à la place de ce père : Seriez-vous aussi barbare ? n'entendriez-vous pas cette voix qui vous diroit... c'est ta fille ! tu dois la rendre heureuse.

DURAMBERG *à part.*

Combien je suis ému !

LE POÈTE.

D'ailleurs, ne nous abusons point, notre dénouement ne satisferoit point les spectateurs, et j'en ai trouvé un autre qui vaut mieux.

DURAMBERG.

Et lequel, s'il vous plaît ?

LE POÈTE, *écrivant sur son genou.*

Le père a montré beaucoup de rigueur, et paroît vouloir contraindre sa fille ; mais, au fond du cœur, il commence à s'attendrir pour les deux amans, et il est tout à fait dégoûté de son prétendu gendre. (*Il se lève.*) Il faut que les amans profitent du moment, qu'ils le pressent ; l'attaquent à la fois avec toutes les armes du sang et de la nature : en vain il voudra résister, il va se rendre.

CAMILIA, *profitant du moment, et se jetant aux genoux de son père.*

Ah ! mon père ! montrez-vous généreux.

GERSAN, *de même.*

Monsieur...

LE POÈTE.

C'est cela... Eh bien ! si vous étiez père, pourriez-vous tenir contre vos enfans ?

DURAMBERG.

Est-ce bien un insensé qui parle, qui me rappelle mes devoirs, et détruit une funeste erreur ?... Quoi !... ma fille !

LE POÈTE, *d'un air satisfait.*

Vous y voilà !.. c'est juste la transition qui convient : on voit sur votre figure la colère qui s'évanouit, et la tendresse qui se réveille : ne vous retenez plus, embrassez vos enfans.

(*Il soulève Camilia, la jette dans les bras de son père, et se met vîte à genoux pour écrire.*)